

## IX

Pourquoi, dans l'horreur au milieu de laquelle je me débats cette nuit, viennent-ils m'obséder avec une telle force, les souvenirs de mes nuits du désert ? J'entends la marche du vent parmi les hautes graminées, la plainte d'un grand fleuve dont les ondes ténébreuses se pressent entre des berges toutes proches. On s'était endormi sitôt le soleil tombé, roulé dans un manteau, la tête reposant contre une selle de méhari. Parfois, succédant à la terrible chaleur du jour, le froid de la nuit venait nous réveiller. J'ouvrais les yeux. Les étoiles n'étaient plus les mêmes. Celles de la veille avaient disparu. D'autres leur avaient succédé. Une, vers l'orient, vacillait, épandant presque au ras de l'horizon sa mystérieuse lueur liquide. Autour de moi, les corps des soldats bosselaient le sol, dans l'attitude où la fatigue les avait terrassés quelques heures plus tôt, en arrivant à la halte. Piquets noirs dressés sur le ciel brun, les sentinelles, aux quatre points cardinaux, faisaient bonne garde. Un silence solennel régnait sur l'immense solitude. Quelle pureté, quelle sen-



sation de propreté, de sécurité morale !... Et le matin, quand l'heure était venue de se réveiller pour de bon, parmi le réconfortant hourvari d'un campement qu'on lève à l'aube, quel bonheur de se sentir cette fraîcheur dans la gorge, cette vierge haleine d'enfant !

Il était plus de trois heures lorsque je rejoignis Athelstane chez elle. Elle était descendue la veille du Kalaat-el-Tahara pour se réinstaller dans sa villa de Beyrouth. Les serviteurs n'avaient pas encore eu le temps de défaire toutes les malles.

En m'entendant entrer, elle ne se leva pas. Elle se borna à jeter un coup d'œil par-dessus le livre qu'elle lisait.

— Tiens, dit-elle, me montrant sur une petite table une dépêche ouverte, prends connaissance de cela.

C'était le télégramme de Constantinople. Il informait M<sup>me</sup> Orlof de l'échec définitif des démarches tentées pour obtenir la levée du séquestre sur ses propriétés d'Azerbeïdjan.

Atterré, je la regardai. Impassible, elle continuait sa lecture.

— Que vas-tu faire ?

— Je t'avais prévenu, dit-elle. Dix chances sur cent. Je t'ai accordé un délai jusqu'au vingt et un, date à laquelle je comptais recevoir ce télégramme. Il est arrivé plus tôt. Je ne reprends pas ma parole. A présent, tu reconnaîtras peut-être



qu'il serait préférable de me la rendre. Cela me donnerait plus de temps pour me débrouiller. A mon tour, en effet, de te demander : que vas-tu faire ?

— Cela me regarde, fis-je avec un entêtement désespéré.

Elle haussa légèrement les épaules.

— A ta guise, dit-elle.

\*  
\* \* \*

A huit heures du matin, n'ayant pas dormi une seule minute, j'étais au Grand-Sérail, dans mon bureau. La première chose que j'aperçus sur ma table fut le dossier de la requête Zarif et Sultan. Je l'ouvris en tremblant. Bonheur ! le rapport du lieutenant Ravel concluait au rejet de la réclamation. Albert Gardafuy allait avoir satisfaction sans que j'eusse à prendre l'initiative de proposer ce rejet au colonel Marest. Ce début me mit en confiance, m'incita à poursuivre mon avantage. C'était dimanche. Je pouvais travailler en paix dans les bureaux déserts. Je passai ma matinée à fureter dans les fiches et les dossiers pour y découvrir des renseignements sur ce Mouktar bey, cousin de Zarif, et adjudicataire des fournitures des troupes turques de Cilicie. Je finis par trouver ce qui m'était nécessaire à la rédaction d'un rapport suffisamment motivé. Vers midi, quand je quittai le Grand-Sérail, j'avais de l'espoir...



Le lendemain matin, vers dix heures, le colonel Marest me faisait appeler dans son cabinet. Sa table disparaissait sous des piles de dossiers.

C'était ainsi chaque lundi, jour où se répartissait le travail de toute la semaine.

— Asseyez-vous, dit-il. Nous avons du pain sur la planche.

J'étais loin d'aimer cet homme, mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'excellence de sa méthode de travail. En un quart d'heure, il savait déblayer la table la plus encombrée de paperasses, pour les faire, comme on dit en argot administratif, « valser dans les services ». Il connaissait l'art de tirer de son personnel tout le parti possible, assignant à chacun la tâche qu'il pouvait le mieux assumer, ne conservant finalement par devers lui que très peu d'affaires, les plus importantes.

Les pièces du dossier Zarif et Sultan étaient réunies dans une chemise verte. J'apercevais cette chemise sous d'autres dossiers. Chaque affaire liquidée me rapprochait du terrible instant où nous allions arriver à elle. Plus que quatre, plus que trois, plus que deux... Avoir mené pendant trois ans la vie salubre et sans reproche du désert pour finir dans la peau d'un prévaricateur maladroit !... Et quelle folie de n'avoir pas dormi, de ne m'être pas reposé depuis trois jours, à la veille d'une semblable passe d'armes... Comment espérer cacher à un homme aussi perspicace que Marest l'épouvantable ravage de mes traits !



— Requête Zarif et Sultan. Qu'est-ce que c'est que cela ? Je ne me rappelle pas très bien. Voulez-vous en quelques mots me résumer la chose ?

Ma voix ne me parut point trop changée, tandis que je satisfaisais à son désir.

— Ah ! oui. J'y suis. C'est Ravel qui a rédigé le rapport ? Que dit Ravel ? Il conclut à la non-recevabilité de la requête. Bon. Et vous aussi, je vois. Très bien. Adopté. Informez l'intendance qu'elle n'ait aucun scrupule à maintenir l'amende. Passons à l'affaire suivante...

— Quoi ? Ah ! pardon ! je n'avais pas vu. Il y a un second rapport de vous, sur une question adjacente. Excusez-moi.

Il avait rajusté ses lorgnons. Il était maintenant en train de lire mon exposé sur les inconvénients qui pouvaient résulter des liens de parenté unissant l'adjudicataire Zarif et l'adjudicataire Mouktar.

Il fronça les sourcils.

— Oh ! mais ceci est intéressant, fort intéressant. Comment se fait-il que je ne trouve aucune allusion à cette situation dans la lettre par laquelle la direction de l'intendance nous a saisis de l'affaire ?

— L'intendance l'ignorait sans doute, mon colonel. D'ailleurs, elle s'est placée exclusivement à son point de vue, celui du marché, de la non-



exécution d'une partie des engagements. C'est moi qui ai cru devoir...

— Et vous avez bien fait, parbleu ! Tous mes compliments ! Rien ne vous échappe. C'est ici que vous avez eu les renseignements nécessaires ?

— Oui, mon colonel.

— Dans quels dossiers ?

— Dans notre dossier *Cilicie*.

— Voulez-vous me le faire apporter ?

J'allai le chercher moi-même. Tandis que je revenais, mes jambes se dérobaient sous moi. Dans huit cas sur dix, le colonel Marest adoptait sans discussion mes conclusions. Par quelle malchance fallait-il que, cette fois, il semblât vouloir en contrôler lui-même les motifs !

J'étais debout, derrière lui. Du doigt, je lui indiquai les textes susceptibles de l'intéresser. Soudain, je m'aperçus avec terreur que ce doigt tremblait.

Il venait, lui aussi, de s'en rendre compte. Il s'était retourné.

— Vous êtes souffrant ?

— Ce n'est rien, mon colonel, fis-je, m'efforçant de sourire. J'ai eu le tort d'accepter cette semaine pas mal d'invitations... Je me suis couché assez tard.

— En effet, dit-il, j'ai, hier, déjeuné avec quelqu'un qui avait eu le plaisir de dîner avant-hier



avec vous. Il paraît que la soirée s'est fort prolongée.

Il n'insista pas. Je n'en restai pas moins persuadé qu'il était au courant de mes intempestives prouesses au poker.

— Je m'en veux de vous harceler avec ces petites affaires, reprit-il sur un air bon enfant. Si vous êtes fatigué, il faut vous reposer. Octobre n'est certainement pas, ici, un bon mois. C'est à ce moment que l'on paie les dettes de l'été. Il y a à l'heure actuelle un tas de gens malades. Savez-vous, à ce propos, que la fille du directeur du génie, M<sup>lle</sup> Hennequin, est assez gravement atteinte ?

— Le colonel, que j'ai rencontré il y a quelques jours, m'en avait, en effet, parlé. Mais je ne pensais pas...

— Oui, il ne pouvait pas lui-même se douter... Mais je viens de voir leur médecin, le docteur Calmette. Il m'a paru réellement préoccupé. Il insiste pour que M<sup>lle</sup> Michelle avance son départ pour la France. Mais, voilà ! il paraît qu'elle ne veut rien entendre pour partir maintenant. Excusez-moi si je vous fais perdre ainsi votre temps ; je sais que vous êtes un ami de la maison. J'ai tenu à vous prévenir, pour que vous puissiez aller prendre des nouvelles... Revenons à notre Moukhtar bey. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

Il s'était remis à compulsier le dossier *Cilicie*.

— Très bien, dit-il, me le rendant. Il y a, en



effet, des renseignements assez complets sur la situation de Mouktar bey comme fournisseur des corps d'armée turcs de Diarbékir et d'Adana. Mais je ne vois rien qui établisse sa parenté avec Zarif. D'où tenez-vous ce détail ?

— C'est tout à fait par hasard que je l'ai eu, mon colonel.

— La première des choses à faire est de vérifier son exactitude. Je ne pense pas que ce soit très difficile.

Il réfléchissait.

— Dites-moi, fit-il enfin — et ses redoutables petits yeux gris brillaient derrière les lorgnons — savez-vous qu'il y a une chose qui m'étonne un peu ?

— Laquelle, mon colonel ?

— Que vous n'avez pas été le premier à avoir l'idée qui vient de me passer par la tête. Voyons, réfléchissez.

— Je ne vois pas...

— Vraiment ? Pourtant, il me semble que c'est assez simple. Vous êtes d'avis d'exclure Zarif, adjudicataire pour la France, parce que ce Zarif est cousin de Mouktar, adjudicataire pour la Turquie. Mais n'avez-vous pas pensé que, si Zarif est cousin de Mouktar, Mouktar est également cousin de Zarif ?

— Je ne saisis pas.

— Evidemment, j'ai l'air de dire une sottise. Mon idée est fort simple, cependant. Au lieu de



nous débarrasser de Zarif, comme susceptible de renseigner Mouktar sur nos effectifs, n'y aurait-il pas lieu de commencer par essayer de voir si Zarif ne pourrait pas obtenir de Mouktar des renseignements sur les effectifs turcs ? Au lieu de supprimer purement et simplement un inconvénient éventuel, pourquoi ne pas tenter de transformer cet inconvénient en avantage ? Qu'en dites-vous ?

Son raisonnement était inattaquable. Il me sembla que j'entendais les premiers craquements de mon misérable échafaudage.

— Sans doute, mon colonel. Il faudrait d'abord...

— C'est ce que j'allais dire. Il faudrait d'abord mettre complètement à notre discrétion MM. Zarif et Sultan. N'en avons-nous pas le moyen ? Pénalisation aujourd'hui, exclusion demain, on ne résiste guère à de telles menaces. Ils seront sensibles à nos arguments. A nous de prendre les garanties propres à nous assurer de leur loyauté. Je n'ai pas besoin d'insister sur la façon de procéder. C'est l'A B C de notre métier. Je vous charge tout spécialement de cette affaire.

Ainsi, j'étais arrivé à ce beau résultat : j'avais consolidé la situation de la maison Zarif et Sultan. Si leur exclusion des marchés de la guerre devait être prononcée, elle ne le serait pas, de toute façon, avant un mois. Et, dans huit jours, c'était, pour moi, l'échéance...



Je fis une tentative suprême.

— Il convient peut-être, mon colonel, de ne pas oublier que, dans cette histoire, nous ne sommes pas seuls. Il y a l'intérêt de l'intendance.

— Je ne l'oublie pas. Mais il suffit d'examiner d'un peu près le dossier pour constater que, si l'intendance inflige une amende, comme c'est son devoir, elle n'envisage aucunement la question de l'exclusion définitive. D'ailleurs, nous allons en avoir tout de suite le cœur net.

Il avait décroché le récepteur de son téléphone.

— La direction de l'intendance, je vous prie. Allô ! c'est vous, monsieur l'intendant ? Ici, le colonel Marest. Je vous présente mes hommages. C'est au sujet de l'affaire Zarif et Sultan, dont vous nous avez communiqué le dossier pour avis. Y a-t-il urgence ? Non ? Je vous remercie. Pourquoi ? C'est que nous avons besoin d'un petit supplément d'information. Nous irons vite, soyez sans crainte. En ce qui vous concerne, à part cette question d'amende, êtes-vous satisfait de Zarif et Sultan ? Très satisfait ? C'est ce que je pensais. Pourtant, il faut tout prévoir. Au cas où vous seriez obligé de vous priver de leur concours, trouveriez-vous, en Syrie, une maison susceptible de remplacer la leur ? Difficilement ?... Diable, diable ! Mais difficile ne signifie pas impossible. Non, non, je vous le répète, rien de grave. Envisageons cependant le cas où vous seriez contraint de faire appel à une maison concurrente. En avez-vous en vue ?



Vous me dites que vous n'en voyez qu'une ? Pardon ! je n'entends pas très bien. Laquelle ? La maison Hafrache et Gardafuy. Je vous remercie, monsieur l'intendant. Comptez sur nous pour avoir le plus rapidement possible l'avis que vous nous avez demandé.

Il raccrocha le récepteur.

— Gardafuy, Gardafuy, ce nom me dit quelque chose. Voyons, je ne me trompe pas, c'est bien avec un M. Gardafuy que vous déjeuniez précisément à Aley, il y a trois semaines, à l'hôtel du Belvédère ?

— Oui, mon colonel.

— Serait-ce le même qui ?...

— Je l'ignore. Je crois qu'ils sont plusieurs à porter ce nom.

— C'est qu'il importerait d'être fixé.

Il avait repris le récepteur.

— Allô ! allô ! c'est encore moi, monsieur l'intendant. Toutes mes excuses. Je voudrais connaître le siège de la Société Hafrache et Gardafuy. A Beyrouth, 4, rue Bab-Edriss ? Encore merci, monsieur l'intendant.

Il me regardait.

— 4, rue Bab-Edriss, est-ce là son adresse ?

— C'est, en effet, son adresse, mon colonel.

— Eh bien ! d'une façon ou de l'autre, nous pourrions avoir des amis dans la place. Mais voyez tout de même comme il faut être prudent, dans ce pays. Que, demain, des gens d'ici, qui vous ont



vu en compagnie de M. Gardafuy, viennent à apprendre que c'est sur un de vos rapports que la maison concurrente de la sienne a été écartée des marchés de la guerre, ils ne manqueront pas d'en tirer un tas de conclusions regrettables. N'êtes-vous pas de mon avis ? Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression que nous n'aurons pas perdu notre temps ce matin.

D'un geste bref, il me rendit ma liberté.

— Dès aujourd'hui, commencez à étudier les moyens d'entrer en rapports avec M. Zarif, pour voir s'il peut nous être d'une utilité quelconque auprès de son cousin Mouktar. Peut-être M. Gardafuy pourra-t-il vous fournir quelques renseignements à ce sujet. Je m'en remets complètement à vous.

\*  
\* \* \*

Un ami, c'est l'être à qui l'on peut, en n'importe quelle circonstance, venir tout avouer. Ces choses-là, à qui aurais-je pu les confier ? A Walter, peut-être... Ah ! moins à lui qu'à tout autre !

A midi, quand je sortis du Grand-Sénil, voici quelle était à peu près ma situation. Je m'étais fait le serment de ne pas reparaitre devant Athelstane avant de pouvoir lui apporter une réponse définitive. Du côté d'Albert Gardafuy, en qui j'avais mis tant d'espoir, les ponts étaient coupés. Ma tentative n'avait servi qu'à fortifier de la manière la plus inattendue les positions de la



maison rivale de la sienne. Si, elle avait eu un autre résultat : par mes façons incohérentes, j'avais irrémédiablement attiré sur moi l'attention soupçonneuse du colonel Marest.

Allons ! tout n'est pas fini ; j'ai à descendre plus bas encore...

Je fis quelques pas sur la place vide. Mes yeux s'arrêtèrent à gauche, sur les bosquets de l'hôpital américain. C'était là, tout près, qu'était la maison de Michelle.

Ce qu'il y avait d'épouvantable dans mon cas, c'était que mon salut dépendait uniquement de moi, et que, de ce salut-là, je ne voulais à aucun prix. J'étais mon propre bourreau, comme personne ne l'a été davantage, peut-être. Qu'avais-je à faire, pour m'arracher à l'ignominie au milieu de laquelle j'étais en train de sombrer ? Descendre cette rampe, aller frapper à la porte du colonel Hennequin. Cette porte s'ouvrirait, je le savais, comme si rien ne s'était passé. On ne me poserait même pas une question. Abandonner Athelstane à son sort ? Eh bien ! au fond, ne lui rendrais-je pas service ? Elle s'en irait consolider ce luxe sans lequel elle ne pouvait vivre auprès de son usurier égyptien. Du même coup, j'étais réintégré dans la vie normale, la vie pour laquelle j'étais fait. Hélas ! il n'y fallait pas songer. Ces velléités, de quoi procédaient-elles ? Uniquement de mon impuissance à trouver l'argent, cet argent qu'il me fallait avant six jours, aujourd'hui même...



Mon impuissance à trouver de l'argent... Voyons, pourtant. Une idée m'était venue soudain.

— Après tout, pourquoi pas ? Au point où j'en suis...

Quand j'y songe, maintenant, je reconnais que cette idée était la plus folle qui se pût concevoir, mais, en cette minute, je me rappelle l'avoir trouvée naturelle, raisonnable, promise au succès le plus certain.

Je regagnai le Sérail. Tout le monde s'en était allé déjeuner. Les bureaux étaient vides. Seul un petit planton mélancolique faisait les cent pas dans le couloir.

Je cherchai le dossier *Contrebande de l'or*, y vérifiai une adresse, puis sortis du Sérail par la porte sud.

Je me dirigeai vers le faubourg de Basta. C'est le quartier musulman, le plus retiré, le plus mystérieux de Beyrouth. Fort peu d'étrangers l'habitent, tous gens épris de calme, et qui sacrifient au silence et à la tranquillité le pseudo-confort de la ville européenne.

Je m'engageai dans une impasse qui portait le nom pompeux de *rue des Ambassadeurs*. Je tournai à droite. Un jeune garçon, assis sur une grosse pierre, était en train de plumer un poulet.

— C'est ici la maison de M. Ephrem ?

— Non, c'est là.

Il me désignait une porte en fort mauvais état,



qui se découpait un peu plus loin, dans la muraille.

Je frappai à cette porte. Comme on ne venait pas, je la poussai et pénétrai dans une petite cour.

— Il n'y a personne? appelle-je.

Une vieille femme parut à l'une des fenêtres du premier étage. Quand elle aperçut mon uniforme, elle se recula précipitamment.

Je cognai à la porte d'entrée du rez-de-chaussée, à deux, trois reprises, chaque fois de plus en plus fort. Visiblement, on essayait de me lasser. Ah ! les malheureux ! s'ils avaient pu savoir ce qu'il y avait d'entêtement désespéré dans ma démarche, ils auraient bien vite changé de tactique.

Finalement, comme je m'étais mis à frapper à en fendre le bois, la porte s'entre-bâilla. La vieille femme se montra. Elle tremblait de tous ses membres. Un conseil de guerre venait sans doute de se tenir à l'intérieur de la maison, et on envoyait la vieille en parlementaire.

— Monsieur Ephrem !

— *Mafi, mafi* (il n'y est pas, il n'y est pas), répétait-elle avec des gestes éplorés.

— C'est à voir, dis-je.

Et, la bousculant, je pénétrai dans la maison.

La vieille, sur le seuil, se torquait les mains de désespoir.

— Monsieur Ephrem ! répétais-je en élevant encore le ton, afin que ma voix parvint aux oreilles que je devinais collées aux murs de cette



demeure trop silencieuse pour être déserte. J'attends qu'il vienne.

— Mafi, mafi.

Je m'assis sur un divan, posai mon képi à côté de moi, croisai les jambes, dans l'attitude de quelqu'un qui a tout son temps, et entend ne vider les lieux qu'après avoir obtenu satisfaction.

Levant les bras au ciel, la vieille disparut par la porte du fond.

Demeuré seul, je jetai un coup d'œil rapide sur l'endroit où je me trouvais. Dans ces instants d'extravagance tragique, on peut croire qu'on voit moins bien. Erreur. Les sens multipliés atteignent une sorte d'acuité atroce. Le bref examen auquel je me livrai ne fit que confirmer mes soupçons, c'est-à-dire ma résolution. L'intérieur de cette maison contrastait de la façon la plus flagrante avec l'aspect sordide du dehors. Pas d'ordre, c'était entendu, ni même de propreté. Avec cela, pourtant, de curieux indices de luxe. Un luxe susceptible de ne frapper qu'un observateur doublé d'un connaisseur. Le tapis sur lequel j'étais assis était un Korassan comme je n'en avais jamais rencontré d'aussi beau. Il valait au bas mot de sept à huit cents livres. Le hall en contenait une vingtaine d'autres de qualité égale, sinon supérieure. Ali-Baba, dans les cavernes des voleurs, peut bien être confondu d'étonnement. Quant à moi, je ne ressentais à ces successives constatations aucune surprise. Je m'y attendais.



Je savais qu'il n'était pas dans ce pays d'industrie plus lucrative que la contrebande de l'or. Or, je me trouvais présentement dans un des repaires où cette contrebande nous était signalée depuis plus d'un mois comme s'opérant sur la plus vaste échelle.

— Monsieur Ephrem ! appelai-je impérieusement, de façon à rompre le curieux silence dans lequel, après la sortie de la vieille, la maison venait de retomber.

Deux, trois autres de ces officines nous étaient signalés dans chacune des grandes villes de Syrie, à Alep, à Damas, à Tripoli, à Beyrouth, à Lattaquié. L'or s'y concentrait, petit à petit. La bonne monnaie chassée par la mauvaise venait aboutir goutte à goutte dans ces réservoirs clandestins. Elle s'y tassait, elle s'y accumulait en nappes profondes. Des millions de pièces frappées à toutes les effigies dormaient dans ces nouvelles baies de Vigo. Puis, un jour, au moment opportun, quand une déchirure dans le filet de surveillance venait à être signalée, brusquement, elles s'évadaient. Des automobiles mystérieuses, des sloops fantômes, de placides chameaux les emportaient vers les coffres-forts étrangers d'Egypte et de Palestine, où elles allaient alimenter toute la formidable artillerie financière braquée sur le crédit français. C'était là un des aspects le plus sournois, sinon le plus odieux de la gigantesque intrigue tendue autour de nous.



— Monsieur Ephrem, voyons ! Soyez raisonnable. Va-t-il falloir que je me fâche ?

On n'a que trop de pitié pour ces naufrageurs dorés. Pourtant, lorsqu'ils sont pris sur le fait, c'est la confiscation immédiate, impitoyable, de leurs stocks. On conçoit dès lors que, quand ils se sentent perdus, ils soient disposés à certains « sacrifices » pour éviter la brusque descente du glaive justicier. Qui racontera jamais cette abjecte geste ? Qui dira les chantages à la dénonciation dont ces pirates ont été les intéressantes victimes ! Hélas ! ai-je le droit de les qualifier de la sorte, alors que les quelques considérations qui précèdent suffisent, je pense, à éclairer les intentions dans lesquelles je venais de m'introduire sous le toit du digne M. Ephrem.

Je ne le connaissais pas. Mais il avait sa police. Il me connaissait, lui. Il devait savoir qu'un mot de moi suffisait pour l'envoyer le soir même à la prison militaire et pour livrer ses cachettes aux sondes de tous les douaniers de Beyrouth. Si nous continuions à l'épargner, c'était en vertu de la vieille théorie de l'éponge qu'on laisse se gonfler pour la comprimer ensuite avec le plus de fruit possible. Quant à lui, il ne pouvait pas ne pas comprendre ce que signifiait la présence, dans sa maison, d'un officier en uniforme.

— Eh bien ! criai-je, frappant du poing une table, de dessous laquelle un chat sortit.

J'allais cogner de plus belle lorsque j'entendis



un léger bruit de pas. Une porte s'ouvrit. Une jeune fille pénétrait dans le hall.

« Bon, deuxième ambassade, » pensai-je.

Une jeune fille ? Une enfant, plutôt. Elle était vêtue à l'indigène. Un voile de soie grise serrait son front, faisant ressortir l'ovale de sa mince beauté juive. Elle me jeta un regard suppliant et épouvanté. Ah ! le hideux bonhomme ! Il devait être, j'en aurais juré, là, tout près, tapi dans quelque coin, et il m'envoyait sa fille.

— Qu'y a-t-il, monsieur, pour votre service ? demanda-t-elle en un français assez pur.

— Ce n'est pas à vous, mademoiselle, que j'en ai. C'est à votre père, M. Ephrem.

— Ce n'est pas mon père, c'est mon oncle.

— Votre oncle ou votre père, peu m'importe. Allez le chercher.

— Monsieur, il n'est pas ici.

— Allez le chercher là où il se trouve. J'attendrai !

— Il n'est pas à Beyrouth, monsieur, je vous le jure. Il est à Damas. Il ne rentrera que demain.

Je la regardai. Son trouble signifiait sans doute le mensonge. Mais peut-être aussi n'était-il que l'effet de la terreur où je la plongeais.

A ce moment, je sentis quelque chose me frôler la jambe. C'était le chat de tout à l'heure. Rassuré, depuis que je ne faisais plus de bruit, il s'éti-rait, faisant le gros dos, me tendant un front dans



lequel nageaient, tout grands ouverts, deux yeux glauques.

— Viens ici ! murmura la petite fille.

Il n'obéit pas. Il se mit à ronronner, se frottant contre moi de plus belle, avec cette intuition des bêtes qui deviennent du premier coup l'être en qui elles peuvent avoir confiance, qui ne les martyrisera pas.

— Laissez-le, laissez-le, dis-je. J'ai des chats aussi. Il les a sentis.

Je caressai le petit front pevé.

— Tiens ! il est aveugle ?

— Oui, monsieur, dit la petite.

— Il a aussi une maladie de peau ?

— Oui, nous ne savons qu'y faire.

— Que lui donnez-vous à manger ?

— Ce qu'il veut. Il aime bien la viande.

— La faites-vous cuire, cette viande ?

— Cuire ? non.

— J'en étais sûr. C'est pour cela qu'il est malade. Il faut la faire cuire.

— Bien, monsieur.

Je m'étais levé. Je cherchai une phrase qui me permit d'opérer ma retraite.

— Au revoir, mademoiselle. Je reviendrai demain voir votre oncle.

— Il sera là, monsieur.

« Lui, peut-être, pensai-je. Mais, l'or, c'est une autre affaire. »

Je sortis et je me mis à errer dans les ruelles.



Le beau maître chanteur que je faisais ! Etre entré dans cette maison dans le but que l'on sait, et en ressortir sans autre résultat qu'une consultation donnée pour un pauvre vieux chat galeux.

Soudain, je tressaillis. Je reconnus le quartier, ce quartier vers lequel une force secrète venait de me guider, sans doute, mais sans qu'il y eût eu un seul instant, je le jure, préméditation de ma part. Mon cerveau s'éclaira d'une lumière subite, pareille à celle de ces éclairs d'orage qui font surgir brusquement dans la nuit des perspectives inattendues. La solution, je la voyais maintenant. Elle était là. Elle n'était que là. Mais aurai-je la force de vider jusqu'au bout cet abominable calice ?

Sur la porte de la maison devant laquelle je venais de m'arrêter, une porte dont j'avais franchi le seuil bien des fois, une plaque de cuivre portait ce nom :

MAJOR J.-W. HOBSON

Je songeaï à Athelstane aux bras d'un autre, et tirai le cordon de la sonnette.

\*  
\* \*

Le petit Hindou, enturbanné de blanc, vint ouvrir.

— Annonce-moi à ton maître.

— Il n'est pas là.



Lui non plus ! je jouais décidément de malheur.

— Où est-il ?

— Il déjeune dehors, mon capitaine. Il sera de retour vers cinq heures.

— Bien. Dis-lui que je viendrai le voir à six heures. Je lui demande de m'attendre.

Ne voulant pas revenir si tôt à mon bureau, et incapable, d'autre part, de reparaitre devant Athelstane sans lui apporter une certitude, je continuai, au hasard, ma promenade. Sur une petite place déserte, j'étanchai la terrible soif qui me brûlait à une boutique en plein vent où se débitait de la limonade. Le beau liquide d'or, au milieu duquel flottaient des blocs de glace, lui-sait dans un tonnelet de verre. Pendant que je buvais, je voyais devant moi un grand mur bistre, dont le faite était couronné de roses rouges. Elles faisaient des taches sanglantes sur l'éclatant ciel bleu.

— A qui appartient ce jardin ?

— Aux religieuses de Saint-Vincent, me répondit le limonadier.

A Beyrouth, il n'y a pas de fleuristes. Ce sont les sœurs qui remplissent cet office. Par leurs soins, luxe ou simple futilité deviennent aumône.

Je frappai à la porte. Une religieuse vint m'ouvrir.

— Qu'y a-t-il pour votre service, capitaine ?

— Je voudrais des fleurs, ma sœur.

— Vous allez les choisir vous-même.



Elle me conduisit dans le jardin. Sous les coups de sécateur, les roses s'écroulaient dans son tablier de toile bleue. C'était une vieille femme ridée, avec un touchant accent des bords de la Garonne.

Bientôt, le tablier fut plein à déborder.

— En avez-vous assez ?

— Je vous remercie, ma sœur.

— Attendez, je vais vous les arranger un peu.

Tandis qu'elle groupait les tiges, en un bon gros bouquet massif, sans prétentions, je regardai ses mains couleur de cire, sur lesquelles les veines entre-croisaient leur réseau violet.

— Ne pourriez-vous vous charger de faire porter ce bouquet ? demandai-je en lui tendant ma carte.

— Si vous voulez. A quelle adresse ?

— Au bout de la rue Georges-Picot. Chez le colonel directeur du génie.

— Ah ! c'est pour M<sup>lle</sup> Michelle, peut-être ?

— Oui.

— Comment va-t-elle ?

— Je l'ignore.

Elle n'insista pas.

— Combien vous dois-je, ma sœur ?

— Une livre et demie.

Je tirai de ma poche une poignée de billets : mon gain au poker de l'avant-veille. Je lui remis une coupure de vingt-cinq livres.



— Cinq cents francs ? Je vais aller vous chercher de la monnaie.

— Gardez ce billet, ma sœur, pour vos pauvres.

Elle ne me remercia pas. Elle se borna, m'ayant regardé, à murmurer :

— Nous prierons pour vous.

A six heures, j'étais de nouveau chez Hobson. Il était venu et reparti, ayant laissé un mot pour s'excuser de n'avoir pu m'attendre. « S'il y a urgence, disait ce mot, trouvez-vous ce soir vers onze heures au Kursaal. J'y passerai. »

Je repris ma course incertaine à travers des quartiers qu'embrumait de plus en plus le crépuscule. Des marmots se jetaient en jouant dans mes jambes. Je les écartais doucement, avec une immense lassitude.

J'échouai pour dîner, au cercle militaire. En vue de me préparer au terrible instant, je m'en souviens avec horreur, je m'efforçai de me griser.

Il était à peine neuf heures quand je sortis du cercle. Près de deux heures encore à attendre ! Que faire ? Je commençai par me promener le long de l'avenue des Français, sur le trottoir qui est en bordure de la mer. Puis, je m'accoudai à la balustrade.

La nuit était merveilleuse de douceur et de limpidité. La mer se pailletait d'étincelles phosphorescentes. Les grandes montagnes sombres avaient à leur flanc des myriades de petits trous



d'épingle lumineux qui étaient des villages. Un paquebot passait au large ; ses hublots, ses salons scintillants le faisaient ressembler à quelque casin<sup>o</sup> ambulante. Derrière moi, des groupes obscurs allaient et venaient. Deux ou trois fois, on me reconnut : « Tiens, Domèvre, qui est tout seul, à regarder la mer ! Qu'est-ce que tu fais là ? Poète, va ! » Je ne me retournai pas.

Dix heures ! mes pauvres jambes commençaient à me refuser leur office. Je pris le parti d'aller m'asseoir au Kursaal, dans un coin isolé de la terrasse, à côté de la petite grille qui longe l'avenue. Successivement, je bus deux whiskys, sans eau. Peu à peu, sous l'influence de l'alcool, j'eus la joie sinistre de sentir une bizarre assurance naître en moi. Je commençai à trouver aisée, naturelle presque, l'épouvantable démarche que j'avais décidé de tenter.

Onze heures ! Hobson était en retard. Onze heures un quart ! S'il allait ne pas venir... Il me sembla que tout serait perdu, que, le lendemain, je n'aurais plus la force...

Onze heures vingt. Des appels de trompe, deux, trois autos s'arrêtant devant le Kursaal, puis, repartant à toute vitesse. De la deuxième, Hobson était descendu.

Il vint à moi, riant.

— Toutes mes excuses. Je n'ai pas déjeuné chez moi ce matin, mon domestique vous l'a dit. A trois heures, quand je suis repassé à la maison,



il m'a informé de votre première visite. Je vous ai donné rendez-vous ici. Si je suis en retard, ce n'est pas de ma faute. Nous arrivons de Baalbeck. Stilson, le représentant de la *Standard Oil*, a des parents de passage. Ils partent demain pour la Palestine. Ils n'ont pas voulu partir sans avoir vu Baalbeck. Nous rentrons à la minute. Nous mourons de faim. Stilson a fait préparer un souper chez lui. Il m'a chargé de vous inviter. C'est dit, n'est-ce pas ? Je vous enlève.

— Auparavant, je tiendrais à vous parler, Hobson.

— Eh ! nous causerons aussi bien chez Stilson ; ou en y allant, dans l'automobile.

— Non, nous n'aurions pas le temps. Croyez-moi, il vaut mieux que je vous parle tout de suite.

— A votre aise, dit-il, mais alors, dépêchons, car on nous attend. Tenez — et il déposa sa montre sur la table — je vous donne dix minutes. Pas une de plus.

En même temps, il frappait dans ses mains.

— Barman, deux cocktails *Métropolitain*. Là, maintenant, je vous écoute. Eh bien ?

Il venait de remarquer, sans doute, quelque chose d'insolite dans mon attitude. Il réprima un geste d'étonnement.

— Je vous écoute, dit-il, baissant la voix.

L'instant était venu. L'ironie des choses voulait



que ce fût là, à l'endroit même où, six mois plus tôt, nous nous étions rencontrés.

— Hobson, je fais appel à votre honneur, à votre parole...

— Vous pouvez, fit-il gravement. Dites.

— Hobson, il me faut de l'argent.

Il sourit. Il avait poussé comme un soupir de soulagement.

— Ce n'est que cela? Oh! vraiment, vous m'avez fait peur.

Il m'avait pris la main, et la serrait avec force. Un tel accueil! Est-ce qu'il comprenait. Ou était-ce moi qui devenais fou, qui perdais jusqu'à la notion du monde sensible?...

— De l'argent! répétais-je d'une voix morne.

— Chut, plus bas. J'ai bien entendu. Vraiment, je ne peux vous exprimer — cette damnée langue française! — combien je suis touché, ému, de voir que vous avez songé à vous adresser à moi. Quel âge avez-vous?

— Trente ans.

— Parbleu! Voulez-vous me le dire: à quel âge aurait-on jamais besoin d'argent, si ce n'était à celui-là? Trente ans! j'en ai près de quarante. Eh bien, confiance pour confiance, je vous avouerai qu'il y a dix ans, j'étais à Peshawer, lieutenant au 2<sup>e</sup> lanciers du Bengale. Une nuit belle comme celle-ci, et aussi pleine d'étoiles, j'ai su ce que c'était, je vous le jure, le besoin immédiat d'argent. Et pas une bagatelle, vous savez,



deux mille guinées, pour le lendemain matin, sinon... — et il fit du doigt le geste de s'appuyer un canon de revolver contre la tempe. — En ces instants-là, il n'y a pas une gaffe à commettre. Il ne faut pas se tromper sur la porte à laquelle on doit aller frapper. Vous ne regretterez pas, par Saint-George, d'avoir heurté à la mienne. Parlez ! Dites, que vous faut-il ? La même somme ?

— Hélas ! murmurai-je.

— Davantage ?

— Je n'ose pas vous dire combien il me faut.

— Allez-y tout de même.

— Sept cent mille francs.

Je m'attendais à le voir sursauter devant l'énormité de ce chiffre. Il n'en fit rien. On eût presque dit qu'il s'y attendait. Seulement, ses sourcils se froncèrent légèrement, et sa bouche eut une moue railleuse.

— Peste, fit-il. Ce fut sur la passe *huit*, contre un marchand de grains de Delhi, que je perdis mes deux mille guinées. Je voudrais bien savoir contre qui, vous, vous avez taillé.

Il reprit :

— Sept cent mille francs ? Douze mille livres, environ, au taux actuel, c'est bien cela ?

— C'est cela.

— Alors, savez-vous que c'est différent. Il y a mal donne.

L'abattement désespéré de tout mon être ne lui échappa point.



— Ne vous frappez pas ainsi, voyons. Quand je dis : il y a maldonne, il faut me comprendre. Je veux dire par là que ce n'était pas à ma parole d'honneur qu'il fallait faire appel en commençant. C'était à ma probité professionnelle.

— A votre... ?

— Naturellement. Une telle somme, voyons, ce n'est pas du major Hobson que vous pouvez l'attendre. C'est du gouvernement qu'il représente.

J'inclinai un front accablé.

Le barman apportait les cocktails.

— Buvez, ordonna Hobson.

Je bus. Son verre, à lui, demeura sur la table.

— Dites-moi, fit-il lentement, une conversation de cette sorte, ne croyez-vous pas que nous serions mieux autre part pour la continuer ? Dans mon cabinet, par exemple, demain ?

— C'est pressé, murmurai-je d'une voix presque plaintive.

— Pressé, pressé ! fit-il. Enfin, vous admettez qu'il y a des points que nous ne pouvons pas régler comme cela, tout de suite, à la terrasse d'un café. Ma parole, ce serait plus fort que tout. Et dire qu'il y a des gens qui vous accusent, vous autres, Français, de ne pas être assez expéditifs en affaires.

— C'est pressé, dis-je, à voix basse et plus plaintive encore.

— Bon, bon, c'est entendu. Nous pouvons nous mettre d'accord d'ores et déjà sur le principe. Ah !



je crois bien que je peux remettre ma montre dans ma poche.

Il trempa ses lèvres dans le cocktail.

— Si je ne me trompe, cette conversation est la suite logique et directe de celle que nous eûmes un soir, à mon domicile, voilà exactement quatre mois ?

Je ne répondis pas.

— Oui. Tout en causant, nous fîmes allusion, n'est-ce pas, à certains travaux que nous poursuivions l'un et l'autre, selon des voies parallèles et pour des buts différents, au sujet des chefs bédouins des déserts de Syrie, d'Irak et de Mésopotamie.

— C'est bien cela.

— Or, les événements font aujourd'hui que je suis à même d'être mis au courant des résultats de vos travaux. Nous sommes bien d'accord ?

Je baissai la tête.

— Bon. Maintenant, ici, je l'avoue, ma mémoire a une légère défaillance. Nous avons également parlé ce soir-là de... voyons, mettons de la rétribution dont je serai autorisé à récompenser certains renseignements. N'avais-je pas cité un chiffre ?

— Vous aviez parlé de vingt-cinq mille livres.

— Je vois que vos souvenirs sont fidèles. Vingt-cinq mille livres, c'est exact. Toutefois, la situation n'est plus exactement la même. Ce chiffre appelle deux observations. *Primo*, la valeur de la



livre s'est améliorée. De cinquante-deux, qu'elle cotait en juin, elle a passé à soixante-cinq, cours du jour. *Secundo*, au point où nous en sommes, je puis vous confier que je me suis procuré, depuis cette époque, une bonne partie des renseignements que votre service était, alors, seul à détenir. Dans ces conditions, vous serez d'accord avec moi pour reconnaître que le chiffre de vingt-cinq mille peut équitablement être ramené à douze mille, sans que j'encoure le reproche de marchandage, de vouloir abuser de la situation. D'autant mieux que ces douze mille livres font exactement, n'est-ce pas, les sept cent mille francs dont vous me parliez tout à l'heure. Sommes-nous d'accord ?

— Oui.

— Eh bien, alors, fit-il avec la plus parfaite désinvolture, c'est entendu. Nous prenons rendez-vous chez moi pour demain soir, six heures. Il fait déjà nuit, à cette heure-là. Cela vous va-t-il ? Je serai seul, naturellement. Vous viendrez avec... *ce qu'il faut*, et...

— Et j'aurai l'argent ?

— Vous aurez l'argent. Pas en espèces, comme bien vous pensez, mais tout comme. Un chèque au nom que vous m'indiquerez, pas sur une banque d'ici, s'entend, sur une banque égyptienne. Tenez, sur le Comptoir national égyptien, dont le siège est à Alexandrie, par exemple. Vous n'aurez même pas à vous occuper du préavis



réglementaire pour une somme de cette importance. Le porteur du chèque sera immédiatement payé, rubis sur l'ongle, comme vous dites. Je pense que vous êtes satisfait.

— Mon Dieu ! murmurai-je faiblement.

— Eh mais ! fit-il, on peut dire que voilà une affaire qui aura été rondement menée. Et surtout, demain, n'est-ce pas, n'oubliez pas d'apporter tous les... Nous nous comprenons.

Il s'était levé. Il remettait ses gants.

— Excusez-moi. On doit commencer à s'impatienter, chez M. Stilson. A demain soir, six heures.

La terrasse était bondée de monde. Les familiers de cet endroit étaient trop habitués, depuis six mois, à nous voir ensemble, pour avoir prêté une attention quelconque à notre conversation.

— Au revoir !

— Au revoir !

J'avancai la main pour la lui tendre. Mais il jouait négligemment avec son stick. Il ne vit pas mon geste.

Quel goût amer de l'humiliation me saisit, me poussa à essayer de prolonger, alors qu'il n'en était plus nul besoin, ce sinistre tête-à-tête ? C'est ce qu'aujourd'hui, je n'arrive pas à comprendre encore.

— Hobson, murmurai-je avec un sourire suppliant, Hobson, écoutez-moi.

Ses yeux me dévisagèrent.



— Appelez-moi *commandant*, voulez-vous, dit-il.

— Ecoutez-moi, écoutez-moi, dis-je, sur un ton qui, malgré tout, le fit tressaillir. Vous souvenez-vous, le premier soir que nous avons dîné ensemble ? Vous m'aviez donné rendez-vous ici, précisément...

— Précisément.

— Au restaurant français, où nous nous rendîmes, rappelez-vous, rappelez-vous toujours : je vous demandai quelles étaient, à votre avis, les conditions que doit réunir le bon officier de renseignements. « — La première, me dites-vous, c'est d'aimer beaucoup, — d'aimer toujours, quelles que soient les circonstances, son pays. »

— Je me rappelle.

« — La seconde, c'est d'être intelligent. »

— Je me rappelle.

« — La troisième, c'est d'être fort, sportif... On ne sait pas ce qui peut arriver. »

— Je me rappelle.

— Bon. Et la quatrième condition ? Celle que vous n'aviez pas voulu alors m'indiquer. « — Plus tard ! » m'avez-vous dit. Maintenant, n'est-ce pas, je le sens, vous n'avez plus les mêmes raisons de faire des difficultés, de garder le silence...

— En effet.

— Cette quatrième condition, quelle est-elle ?

— Etre riche, dit-il durement.